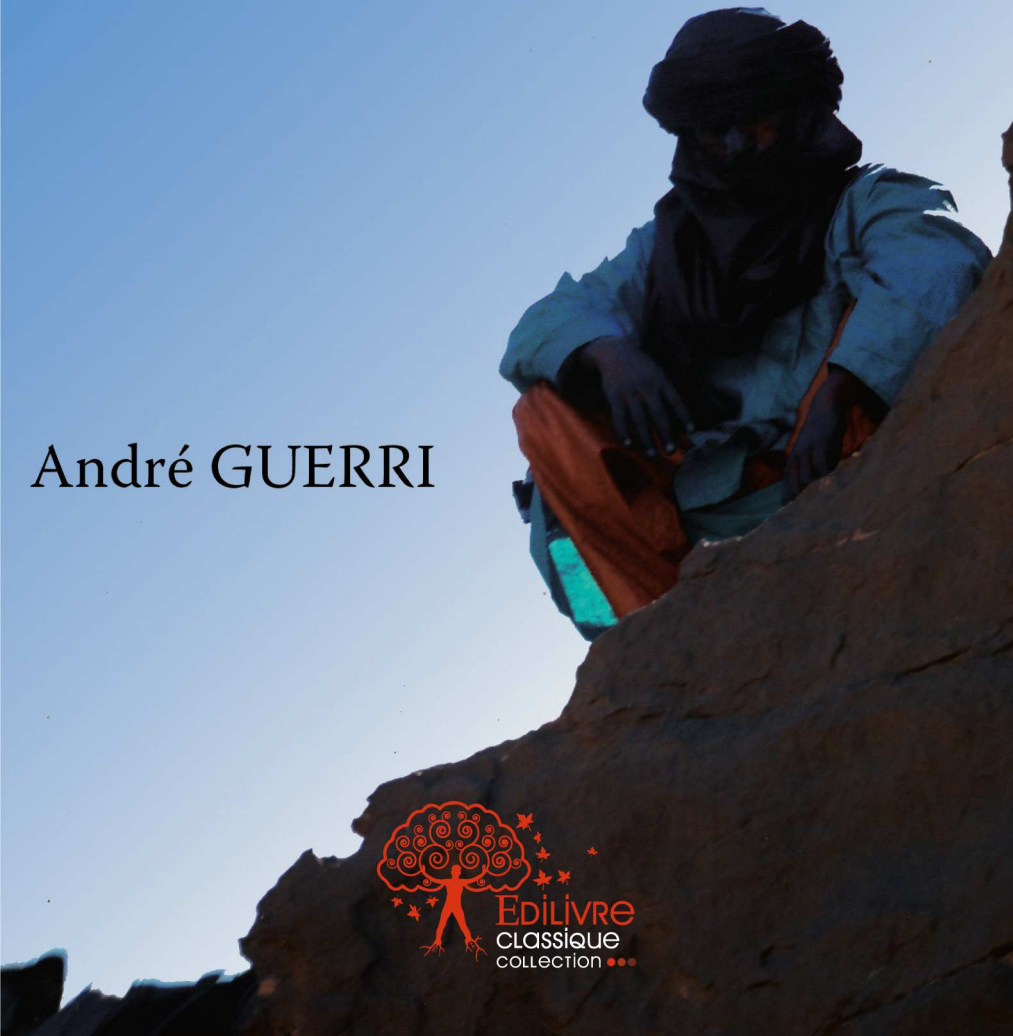
LE METIER DE VIVRE



André GUERRI

EDILIVRE
CLASSIQUE
COLLECTION

EXTRAIT

« Tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie *antérieure (...) Toutes ces obligations,* qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente, semblent appartenir à un monde différent de celui-*ci*... »

Marcel Proust

EXTRAIT

EXTRAIT

Je m’appelle Hassan et je veux apprendre à vivre

Je m’appelle Hassan et je suis arabe ; plus exactement je suis musulman.

Je vis, je souffre et je rêve…

Ah ! Les rêves… Heureusement qu’ils sont là ; c’est par eux que je parviens à échapper au mépris, à la haine et à l’indifférence…

Je rêve la nuit bien sûr et le jour je suis hanté par mes rêves éveillés. Souvent, le désespoir me tenaille, alors me prend l’envie de tout quitter définitivement et pour toujours, de laisser là mes désillusions, mes plaies et mes rêves de sable, de palmes et de ciels toujours bleus. Mais je ne peux pas, mon métier c’est de vivre ; je dois obéir aux lois de mon père et surtout à celles de mon dieu et mon dieu c’est Allah…

Depuis quelques années déjà, je vis à Paris, j’habite Barbès dans le XVIII^{ème} arrondissement. Dans la plus belle ville du monde, je n’ai pu trouver que cette pauvre mansarde de cinq mètres carrés, un espace étouffant aux murs gras, suintants de crasse et d’humidité. Chaque jour, la pente du plafond gondolé

EXTRAIT

s'auréole de nouvelles gouttières superposées aux anciennes, pour enchâsser une petite lucarne de verre ouverte sur le ciel de Paris. Même s'il n'y a ni eau, ni chauffage, il paraît que j'ai eu la chance d'avoir, pour moi tout seul, un coin pour dormir et abriter ma misère et y serrer mes quelques hardes.

Cela suffit pour un damné, un condamné de la terre, non pas de ma terre de sable d'or, de vents brûlants et de dunes infinies, mais condamné d'une terre de bitume poussiéreux, de brouillards glacés, et d'horizons absents : une terre d'exil…

Je ne suis pas un manœuvre, un manutentionnaire ou un OS, un ouvrier spécialisé comme disent les occidentaux dans leurs euphémismes hypocrites…

Je ne suis rien, je n'ai pas de métier, pas de statut social et pas d'identité. Je suis un marginal, un fantôme, un feu-follet qui se consume de peur et de misère sur les tombeaux des villes où gisent les paradis perdus des clandestins indésirables…

Je suis jeune encore, dans mon pays, au-delà de la Méditerranée, on dirait que je suis beau, pourtant les boucles noires et un peu crépues qui ceignent mon front, les reflets ambrés qui courent sur ma peau et les dents qui éclatent de blancheur derrière ma moustache ne suscitent que distance, peur et mépris…

Même le dimanche, dans mes jeans ajustés, mes baskets neuves et mes tee shirts crocodile, je ne suis que le bicot, le melon, l'Arabe…

Je suis pourtant un homme avec un corps, avec un cœur, avec une âme, avec des sentiments des émotions et des désirs, aussi. Avec cette âme qui

EXTRAIT

vagabonde, ce cœur qui se cogne et ce corps qui exige, je dois vivre, puisque là est mon métier…

Mais comment peut-on vivre en France, dans ce corps, dans cette peau, et dans cette tête d'africain ?

Le matin, je prends le métro engoncé dans mes vieux vêtements qui pochent, qui s'éliment et qui s'effilochent. Je ne le prends que le matin, par économie, mais surtout parce que le matin je suis pressé et je suis propre ; je n'ai pas encore honte de la poussière du chantier collée à ma peau, à mes cheveux, collée jusqu'à mes cils. Je pars travailler à une heure de pointe, aussi, souvent, je suis debout au milieu de la rame et, quelquefois, le hasard fait bien les choses, je me retrouve serré contre le dos d'une jolie femme. Alors, je respire le parfum de ses cheveux, l'odeur de son corps et je sens tout contre le mien des courbes et des rondeurs voluptueuses qui, malgré moi, éveillent mon indomptable virilité. J'imagine qu'elle sera à moi et je ferme les yeux pour fuir le regard de dégoût qu'elle ne manquera pas de jeter sur moi, dans une grimace de répulsion.

Toute la journée, je veux garder une merveilleuse image d'elle, pour quelle soit la reine de ma nuit, pour qu'elle soit ma princesse d'orient et moi, toute la nuit, je serai son valet, son prince, son roi.

Le soleil de ses yeux éclairera mes songes, j'ai besoin d'elle, de son image pour aimer par procuration et donner à mon corps impatient son pain d'amour quotidien. A la prochaine station, je sais qu'elle descendra, parce qu'elle a peur ; elle attendra, sur le quai, pour attendre la rame suivante. Mais, ce contact suffit pour rendre ma dure journée de travail

EXTRAIT

acceptable, heureuse même… Je ne verrai pas les armatures de ferraille dressées dans leur bain de béton fraîchement coulé, je ne sentirai pas leurs froidures déchirant mes mains, je n'entendrai pas le bruit assourdissant des marteaux piqueurs et des bétonnières ajouté aux grincements des grues gigantesques ; je ne respirerai pas l'humidité prégnante de cet air acide qui nous brûle les poumons, je ne verrai que sa nuque blonde et le bleu de ses yeux, car je sais qu'elle a les yeux bleus, bleu du pays de mes rêves…

Pour capturer définitivement son image, longtemps, je garde les yeux fermés, je ne me préoccupe pas des stations qui défilent. La mienne est la dernière, je ne descends qu'au terminal, ensuite, je dois marcher près d'une heure, avant d'atteindre le chantier ; bien sûr, je pourrais prendre un bus, mais cela coûte cher et je dois compter sous à sous, j'économise mes tickets de transport car je suis toujours en règle, je ne resquille pas, je ne veux pas avoir d'ennuis avec la police.

Le soir, après neuf ou dix heures de travail, je rentre à pied, en rasant les murs ; pour ne pas me faire remarquer, je marche le dos rond, j'essaie de me rapetisser et je baisse la tête ainsi, j'évite les interpellations : on arrête plus facile un maghrébin isolé qu'un groupe constitué.

Je ne vois pas les gens, je ne vois ni les longues rues, ni les larges avenues de mon long itinéraire. Je marche seul dans ma tête. Je marche là-bas sur la piste des casbahs, je ne pose pas mes pieds sur le bitume noir, mais sur la terre rouge de mon pays.

Lorsque j'étais dans mon petit village de terre crue, je rêvais de l'occident, de la France et de Paris.

EXTRAIT

A dire vrai, je n'habitais pas un véritable village, mais un groupement de quelques toits de palmes et de terre accrochée aux flancs de la vallée de Télouet. Il n'y a pas de rue dans mon village, mais des petits sentiers abrupts dominant une entaille fertile. Un jour, des touristes en randonnée s'étaient égarés près de ma maison. Ils m'avaient demandé leur chemin, ils allaient vers les sommets, vers ce lac perdu dans les cirques de pierres et de roches multicolores marbrées de fines vagues ocres… Le plus âgé m'avait considéré d'un regard doux et compatissant. Devant ses pas malhabiles et hésitants, je l'ai pris par la main pour le guider à travers les embûches du chemin, les autres, indifférents, suivaient en bavardant. Ils venaient de loin, ils avaient pris l'avion et, maintenant, ils marchaient avec moi, pour découvrir les horizons de mon pays, et cela me rendait très fier.

– Comment c'est l'avion que tu as pris pour venir jusqu'ici ? Demandais-je au vieux monsieur.

– Oh ! Tu sais, ce n'est qu'un tube de métal qui t'enferme et qui vrombit, ses fenêtres sont si petites qu'il y faut écraser son nez dessus pour voir le ciel, les nuages ou le vide.

– Moi aussi, un jour, je prendrai l'avion pour aller très loin.

– Pourquoi veux-tu quitter toute cette beauté ? Les sculptures de ces montagnes, la luxuriance de cette vallée, la pureté de ce ciel et ce silence, ah ! Ce silence…

Il regardait vers le sud, vers le désert, moi, je voulais lui montrer la direction de la ville rouge où mon père me conduisait à dos d'âne, quelquefois.

EXTRAIT

– Je veux partir parce que nous sommes trop pauvres, j'ai vu la grande ville rouge et la télévision aussi…

– Petit, tu as vu des mirages, ton bonheur est ici, mais tu l'ignores.

– Tu dis cela parce que tu es riche, moi je suis l'aîné d'une nombreuse famille, j'ai vu la ville rouge et la télé et mon père m'a envoyé à l'école… Tu sais, je sais lire le français, enfin, un peu… Et je sais que le bonheur s'achète, je sais qu'il n'appartient qu'aux riches.

– Tu as tort ! Comme tu es naïf, tu n'es qu'un enfant, le monde est trop petit pour contenir toute sa misère et toi, tu veux quitter ce petit paradis !

– Pour nous ce n'est pas le paradis et puis, je suis l'aîné, je te l'ai déjà dit, je suis responsable des mes frères, de mes sœurs et de mes parents qui vont vieillir, alors, il faudra bien que je gagne de l'argent pour eux tous, c'est pourquoi je veux partir vers la France, notre plus proche riche voisin.

Le vieil homme s'était arrêté, accroupi et, dans la poussière du chemin, avec son index, il a dessiné une tache, comme une grosse goutte chargée de pluie, puis, au-dessus, il a tracé un vague profil d'homme, enfin, encore au-dessus, il a dessiné un étrange oiseau à gros bec.

En se tenant les reins, il s'est relevé et du bout de son bâton de marcheur, il a pointé le sommet de la grosse goutte.

– Tu vois, m'expliqua-t-il, tu es ici, et la France est là-haut. Entre les deux, il y a l'Espagne qui nous sépare. La France est en haut, au Nord, et le désert est en bas, au sud. Ne regarde jamais vers le nord, le nord

EXTRAIT

c'est le froid, la vie difficile ; pour toi, le sud, c'est le soleil, le désert, la paix, le bonheur, ton bonheur.

Il a posé sa main sur ma tête, puis il est parti rejoindre ses amis qui nous avaient dépassés.

– Que dieu te bénisse mon enfant ! a-t-il murmuré de loin, dans un dernier sourire.

Depuis, bien souvent, le soir, je m'asseyais sur un monticule à l'écart des maisons de terre et je regardais le ciel, les petites étoiles qui brillaient, surtout celles qui venant vers moi, avec leur chargement de passagers et je me disais que le vieil homme avait tort. Il était certainement trop vieux pour comprendre les rêves d'un petit garçon qui voulait, lui aussi, monter dans une étoile d'argent, pour aller là-bas, en France, décrocher le bonheur…

J'étais certain qu'il avait tort, car, à l'époque, je me disais que l'on n'appartenait pas à un pays, à une ville ou un village, mais que l'on appartenait au monde…

Le vieil homme s'est envolé, mais j'ai longtemps pensé à lui. Inconsciemment, peut-être, je voulais lui prouver qu'il s'était trompé. Avant tout, je voulais vivre mon rêve, d'autant que mon père vieillissait. De jour en jour, je le voyais s'effondrer, il ne pouvait plus labourer sans avoir le souffle court, sans que tremblent sa main et tous ses membres. En le voyant ployer sous le joug, je me sentais si triste, si impuissant, je l'aimais tant, je les aimais tant, eux, mes frères, mes sœurs et ma mère, surtout ma mère, mon admirable mère qui est une véritable sainte…

Il fallait que je me sauve et que je les sauve, j'étais l'aîné des garçons et, à ce titre, je me sentais investi d'une immense responsabilité. Je devais les aider, les

EXTRAIT

sauver, de toute cette misère qu'ils acceptaient, de génération en génération, résignés, muets et serviles.

Un samedi, à dos de mulet, nous sommes descendus, papa et moi, vers le petit village de Ben Haddou qui touche la grande ville rouge. C'était un jour de grand marché, nous avons attaché notre mulet avec les autres, à l'entrée du village. Puis, j'ai suivi papa dans une déambulation sinueuse, à travers les petits marchands assis sur leurs talons, devant les étals de fruits et de légumes récemment soustraits à l'espérance d'une abondante récolte. Les montagnes d'oranges et de citrons, multipliées et colorées, me ravissaient autant que les dattes en grappes et les olives éparpillées dans leurs robes de moire verte laquée d'ébène. Le parfum des pyramides d'épices, réduites en fines poudres multicolores, mêlé à la fragrance des muscs et des ambres gris en grains translucides, me grisait.

Papa s'était arrêté devant la petite échoppe d'un coiffeur officiant à ciel ouvert. Assis sur une antique chaise qui perdait sa paille, sans ciller, il se soumettait aux assauts d'une tondeuse poussive et aux crissements d'un vieux rasoir à manche d'ivoire jauni. La séance de coiffure terminée, d'un air grave, il s'est levé pour venir vers moi, en me tendant le rouleau de quelques dirhams sales et usés.

– Va ! Mon fils me dit-il, va ! Regarde tout et trouve un petit quelque chose pour ta mère, je sais qu'elle apprécierait un petit bracelet d'argent ou de corne de gazelle.

Je restais interdit.

– Va ! Mon fils, Va ! Insista-t-il en me poussant devant lui.

EXTRAIT

C’était la première fois qu’il me confiait quelque argent, je comprends aujourd’hui son extrême délicatesse et la raison pour laquelle il a voulu me détourner ainsi.

Tout en m’éloignant, à la dérobée, je l’observais, de loin, il se dirigeait vers un étrange étal sur lequel, près d’un vieux poste radio à transistor, s’alignaient, me semblait-il, de petits osselets.

Derrière l’étal, sous une toile tendue entre quatre piquets de bois, gesticulant et bavard, un homme en djellaba maculée l’assis brutalement, non sans avoir au préalable, augmenté la tonalité nasillarde de sa petite radio. La tête renversée, la bouche ouverte, les yeux fermés, mon père semblait se prêter à un dangereux rituel. Affolé, je courus vers lui, bousculant passants et badauds, mais il était trop tard, le tortionnaire triomphant brandissait à la foule assemblée, au bout d’une méchante paire de tenailles, deux molaires ensanglantées…

Mon père, digne et silencieux, me souriait…

Ce jour-là, j’ai appris qu’un homme véritable ne devait verser que des larmes séchées, ne devait pousser que des cris muets et gémir en silence.

– As-tu trouvé quelque chose pour ta mère ? interrogea mon père en pressant sur l’enflure de sa joue un mauvais pansement improvisé.

– Non !, pas encore, répondis-je perplexe.

– Va mon fils, aujourd’hui est un jour de joie, par Allah, je n’aurais plus mal à ces satanées mauvaises dents ! Je m’en réjouis et ta mère et vous tous devez partager la joie de cette délivrance !

EXTRAIT

Pendant le discours de mon père, un adolescent disgracieux s'était détaché de la foule, comme si nous étions amis, d'un pas assuré, il vint vers moi et au creux de l'oreille me murmura :

– Je m'appelle Rachid, puisque tu cherches un cadeau pour ta mère, suis-moi, j'ai un ami qui aura ton affaire. Pas de problème mon frère ! ajouta-t-il dans un grand éclat de rire.

Toujours riant, il m'entraîna vers un géant barbu, qu'un long burnous à bandes verticales allongeait encore. Bardé de sacs en peau de chèvre, de ceintures cloutées et de poignards à lame recourbée, sur un promontoire dominant la route, les mains chargées de géodes et de fossiles, le géant attendait le prochain bus et son flot de touristes.

– Voici mon ami Mourad, pour te servir ! annonça fièrement Rachid.

Mourad me considéra froidement, d'un œil de rapace ; sa haute silhouette, encombrée besaces semblables à des ailes refermées, se découpait sur le bleu du ciel et lorsqu'il tourna la tête, son nez aquilin accentua encore son profil d'oiseau de proie. J'avais du mal à soutenir son regard inquisiteur qui me soupesait, me jaugeait, m'évaluait, des pieds à la tête et de la tête aux pieds.

– Que veux-tu m'acheter mon frère ? lança-t-il, après un long silence.

– Un bracelet pour ma mère, répondis-je d'une voix mal assurée.

Dans un geste large, comme pour invoquer Allah, Mourad leva les bras, ses larges manches glissèrent en découvrant, sur ses poignets, qu'il avait minces,

EXTRAIT

osseux et striés de veines bleues, quantité de bracelets ouverts, lisses, torsadés ou emperlés, qui cliquetèrent de sons joyeux.

– Celui-là ! M'exclamais-je spontanément, en désignant un lourd bracelet d'argent de facture berbère.

– Trop cher pour toi mon frère, prends plutôt celui-ci ! ordonna-t-il dans un méchant sourire.

– Je préfère l'autre, insistais-je, le Berbère. En quoi est-il, celui que tu veux me vendre ?

– Mais en or, mon frère, en or tiré ! S'exclama-t-il dans un rire de squale.

– C'est quoi de l'or tiré, demandais-je innocemment.

Railleur et dédaigneux, Mourad, se retournant vers Rachid, claironna :

– C'est un véritable crétin ton ami et en plus, il ne comprend rien à l'humour, sa mère ne lui a donc jamais appris à rire ?

Bondissant sur le talus, rouge de colère, les poings serrés, j'allais frapper l'arrogant.

Avec un méchant ricanement, Mourad fit un pas en arrière.

– Oh ! Oh ! Doucement l'ami ! Tu ne vas pas frapper un homme ligoté par son gagne-pain peut-être ? Mais, c'est que tu me plais l'ami ! Le sais-tu, que tu me plais ? répéta-t-il menaçant.

Les bras en croix Rachid, s'était interposé.

– Il plaisantait, c'est vrai, il voulait te dire que ce n'était pas de l'or, enfin, il voulait dire qu'on avait tellement retiré d'or à ce bijou, qu'il ne restait que du métal, de la ferraille, tu comprends ?

EXTRAIT

– Prends-le donc, ton bracelet berbère, ordonna Mourad, et garde tes dirhams, nous règlerons cela plus tard ; entre amis, on peut bien se rendre de petits services… Disons que… nous sommes en compte, car nous nous reverrons bientôt, j'en suis certain…

En hésitant encore, je pris le bracelet. Ma colère était tombée, j'avais le sentiment d'être ridicule. Mourad ricanait toujours, je n'aimais ni le regard biaisé qu'il me lançait, ni la fourberie des efforts qu'il faisait pour paraître un peu aimable. Je sentais peser sur moi comme une menace indistincte, un poids indéfinissable, une force mystérieuse qui allait m'anéantir.

J'apprendrai plus tard le prix du bracelet d'argent que j'offrais à l'amour de ma mère.

EXTRAIT

Je m’appelle Thy et je veux apprendre à vivre

Je m’appelle Thy et je veux apprendre à vivre…

Je suis Thy la vietnamienne. Je crois en rien, ni en dieu ni en diable. Mais je me goure, mon dieu, en fait, c’est le fric et… mon secret. Je ne veux rien dire sur mon secret, si je le faisais ça n’en serait plus un !

Je n’ai pas de passé, je ne veux pas en avoir, je l’ai fourgué aux oubliettes. L’avenir ? Je m’en fous, j’en ai rien à cirer, y a que le présent qui compte. Je vis dans le présent, les pieds dans la merde, la merde des autres. Je bosse toute la journée, je suis boniche dans une boulangerie pâtisserie à Barbès. Ouais ! Ça existe encore les boniches à Paris… Jamais je compte mes heures. Donc, je bosse, je roupille et je bouffe, ah ! Ce que je bouffe, je me goinfre, je me gave, je m’empiffre, et c’est bon…

Je suis moche, je le sais et je m’en branle ; comme ça, au moins, les mecs me foutent la paix, sauf mon patron, ce vieux con, une fois… Bref, passons… de ça aussi, je veux pas parler…

EXTRAIT

Personne ne regarde un laideron comme moi ; personne ne m'aime et je n'aime personne. Mais ça me gêne pas, au contraire, j'ai pas à dire bonjour, à dire y fait beau, y fait pas beau, merci, au revoir, à bientôt, ni rien, toutes ces conneries qui veulent rien dire, je me la ferme.

Pendant que Madame dort encore, que Madame baille, que Madame s'étire et que Madame digère ses renvois de camomille, à ma façon, à six plombes, je sers les clients pressés, les pauvres bougres comme moi, ceux qui vont au boulot à la pointe du jour et qu'ont rien à dire, tellement y sont mal, déjà, à six plombes…

J'ai toujours froid, il fait toujours froid à Paris, à six plombes… Les Africains de Barbés, ils sont comme moi, ils ont froid, alors, au petit jour, ils rentrent dans le magasin engoncés dans leur col relevé, la gueule derrière un cache-nez morveux et troué et, sans me regarder, ils crient : une flûte, une baguette, rarement un croissant ; le croissant c'est cher, trop cher pour eux qu'ont pas de pèze, un croissant, tu parles…

Ils s'en foutent d'être servis par un laideron, et le laideron s'en fout qu'ils soient fauchés… Le laideron, il encaisse et, des, fois sa main glisse vers la poche de son tablier, il sait le laideron que la vieille et le boss y peuvent rien lui dire, y peuvent pas tout contrôler…

Paraît que je viens d'un pays de rizières, de miroirs d'eau enfermant le ciel, et patati et patata, comme disent les gens de la télé, comme la Duras… Je la connais pas moi cette snobinarde à lunettes ! Moi, je veux pas savoir, j'ai tout oublié, je me retourne jamais : le passé, c'est passé et c'est cuit et bien cuit, il est froid même, à quoi bon vouloir le réchauffer ?

EXTRAIT